

# Un ressentiment bien français

Fragment d'un *Traité* (inachevé)  
pour contribuer à l'*élucidation*  
de l'*origine de la haine de la pensée*



Francis Bacon, *Head II*

**Gérard Guest**

Le 6 janvier 2001, jour de l'Épiphanie de l'an I du XXI<sup>e</sup> siècle, paraissait dans les colonnes du journal « *Le Monde* », sous la forme du libre-propos, un petit texte de M. Georges-Arthur Goldschmidt, intitulé « *Un scandale intellectuel français* ». Une phrase judicieusement extraite du texte, imprimée en grands caractères gras, renseignait efficacement le lecteur sur la teneur et le ton du propos — que d'aucuns, dans Paris, jugèrent « spirituel ». Cette phrase n'était autre que la suivante :

La germanomanie s'était si largement emparée de la réflexion philosophique qu'il n'y avait pour ainsi dire plus de philosophie sans référence à la « pensée allemande ».

Il s'agissait, on l'aura compris, de combattre la « *germanomanie* » qui se serait trop longtemps emparée de la culture française, de « la langue française » (et de « la philosophie française » en particulier). Ceux qui sont un peu au courant des « débats d'idées » propres à la « vie intellectuelle française » ne s'étonneront nullement de voir jouer dans cette sombre affaire un rôle tout particulier au « nazisme » — et à Heidegger ! Dans l'actuel climat de la tempête médiatique déclenchée autour de la parution du véritable « dossier d'Inquisition » constitué par Emmanuel Faye (sous le titre édifiant de : « *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie* ») —, il peut ne pas être inutile d'examiner sous ce nouveau jour le ton et la teneur d'un « libre-propos » qui en dit assez long sur les sources d'inspiration et les motivations compulsives de ce genre d'« enquêtes » malveillantes, visant à la *défiguration* de l'œuvre et de la pensée de Heidegger, ainsi qu'à leur *censure* médiatiquement administrée et même à leur *mise à l'Index*. Il paraîtra au grand jour que la figure de Heidegger et sa pensée — rien de moins — font alors fonction d'« *emblème maléfique* » de « *cela même* » (quel qu'il soit) qui, aux yeux de « certains intellectuels français », doit être combattu au titre d'« *une autre querelle* », d'une querelle « franco-allemande » que n'a probablement pas suffi à vider la « capitulation sans condition » du « *III<sup>e</sup> Reich* ». Mais quelle peut être, au fond, cette étrange « querelle en suspens », qui semble devoir pousser « certains intellectuels

français » à chercher périodiquement à « la pensée allemande » (voire : à « la langue allemande ») — et à Heidegger en particulier — ce qu'il faut tout de même bien appeler... « une querelle d'Allemands » ? L'étude attentive de ce simple « document » pourrait permettre quelque chose comme un commencement de réponse à cette inquiétante question.

Au cas où ce véritable morceau d'anthologie aurait été, depuis, oublié du public, nous ne résistons pas au plaisir de le reproduire ici aussi fidèlement que possible :

### « Un scandale intellectuel français »

« IL est beaucoup question en ce moment de la « grandeur » et de la « décadence » des « intellectuels français » (voir, par exemple, l'enquête du « Monde des Livres » du 15 décembre 2000. Or la vivacité des débats et le constant brassage d'idées en France ne donnent nullement à l'étranger l'impression du déclin. Il n'y a ni grandeur ni décadence. La vie intellectuelle se porte de nouveau fort bien. Elle est pleine de diversité et de pistes de toutes sortes. Il suffit d'ouvrir les yeux. Elle est même d'une richesse toute particulière, surtout, il est vrai, depuis qu'elle se débarrasse progressivement des lourdeurs qui l'encombraient.

Depuis une trentaine d'années, un scandale majeur avait, en effet, presque paralysé la liberté de penser ou d'inventer sans empêcher, bien sûr, les esprits libres de continuer à formuler ce qu'ils avaient envie de dire. Il se trouve que la germanomanie s'était si largement emparée de la réflexion philosophique dans son ensemble qu'il n'y avait pour ainsi dire plus de philosophie sans référence à la « pensée allemande ». Pas de texte sans vocabulaire allemand ou sans concepts directement tirés de l'allemand, au point de paralyser une expression philosophique qui n'y aurait pas recours.

Le culte de la germanité a littéralement été une nouvelle forme d'invasion du territoire. On ne pouvait plus ouvrir une revue ou un livre de philosophie ou même de simple critique littéraire sans les voir agrémentés de mots allemands en italique et entre parenthèses. C'était comme si on ne pouvait plus penser sans passer par l'allemand et comme s'il fallait, de plus, germaniser le français pour « penser » correctement. Freud a causé à cet égard des ravages particulièrement graves : devenu incompréhensible en français, il a de plus rendu le français incompréhensible.

Mais ce n'est nullement là que se situe le scandale, les avatars de la psychanalyse sont plutôt excitants pour l'esprit. Le scandale résidait ailleurs : dans l'invasion avouée de la pensée française par le nazisme officiel représenté en l'occurrence par Martin Heidegger, Carl Schmitt et Werner Sombart, coqueluches des bons salons parisiens et dont la manière seule d'utiliser l'allemand et le style révèlent presque d'emblée (chez Heidegger à partir du § 27 d'*Être et temps*) l'appartenance intellectuelle à l'intime même du nazisme.

Non seulement l'engagement de ces trois « maîtres à penser » ne fut pas fortuit ou occasionnel, mais il fut constitutif de l'essence même de leur pensée. Hélas, la traduction en une langue aussi peu capable d'élémentaire brutalité que le français ne permet aucunement d'en rendre compte.

Il y a eu au sein de la pensée française, dès avant guerre, une véritable opération de commando ; il s'agissait de dévaloriser une fois pour toutes une pensée française déclarée nulle, mondaine et « plate », dont Bergson était censément la

manifestation « spiritualiste » la pire (il écrivait bien et, plus grave encore, avait déjà tout dit). Vouée, paraît-il, au psychologique et aux problèmes mineurs, la langue française passait aux yeux de certains philosophes pour ne pas pouvoir accéder aux problèmes essentiels.

Et voici que, en 1945, divine surprise, quelques jeunes gens découvrirent en fond de Forêt-Noire un penseur nazi interdit d'enseignement par les autorités françaises, qui savaient ce qu'elles faisaient. On imagine le ravissement du personnage à voir débarquer ces jeunes Français ingénus et enthousiastes, bredouillant un peu d'allemand et ravis d'être admis dans la hutte de cette sommité qui meubla, ce qu'ils ignoraient sûrement, le Parti nazi d'innombrables jeunes intellectuels conquis par son jargon.

Dès lors, on ne pouvait plus penser en français sans citer de l'allemand, pourtant contaminé en profondeur par la langue nazie, la LTI si bien décrite par Victor Klemperer. Celui qui n'y allait pas de sa citation allemande (et c'est toujours de l'allemand prétentieux et artificiel, une langue morte) faisait figure de pignouf aux yeux des autorités intellectuelles au pouvoir, qui en savaient peut-être encore moins que lui. C'est peut-être l'une de causes du déclin d'audience, elle bien réelle, des intellectuels français auprès du public.

---

**La germanomanie  
s'était si largement emparée  
de la réflexion philosophique  
qu'il n'y avait  
pour ainsi dire  
plus de philosophie  
sans référence  
à la « pensée  
allemande »**

---

Toute la philosophie française qui, qu'on le veuille ou non, détermine tout de même de grands pans de la pensée

entière, avait littéralement été envahie, sinon contaminée, par une monstrueuse excroissance verbale de l'allemand, qui commence au début du XIX<sup>e</sup> siècle et dont le philosophe allemand Schelling avait, il y a plus de cent cinquante ans, signalé les dangers, dont Henri Heine annoncera les conséquences fatales et qui, avec Heidegger, fournira la matière vive du nazisme, avec son ami Ernst Jünger, plus retors encore et apparemment moins cynique. Ce dernier faisait la promotion des gaz de combat en termes rendus si élégants par l'aménité de la langue française qu'on n'y lit jamais ce qui est vraiment écrit en toute granitique vulgarité.

Mais le plus grave, c'est qu'une fois de plus on réimporte en Allemagne du fait d'un certain nombre de snobs ce dont elle s'était comme à tout jamais débarrassée : puisque les Français si avisés aiment cela, c'est que ce n'était pas si mauvais. Et voici les fondements de la pensée nazie réinstallés en Allemagne (on a failli, récemment, inaugurer à l'université de Fribourg une salle « Martin-Heidegger ») du fait de « philosophes français » qui ignorent la langue allemande et ses « aventures » historiques. Et il est vrai qu'à force de « penser allemand », on pourrait bien avoir affaire non à la « décadence » mais à de redoutables retours de bâton. »

*Sic !* — Le journal « *Le Monde* » précisait, entre parenthèses à la fin du texte, que « Georges-Arthur Goldschmidt est écrivain et traducteur ».

Contrairement au « message » (un peu forcé) qu'entend bien asséner d'entrée de jeu leur auteur, les propos (inquiétants) de M. Georges-Arthur Goldschmidt publiés sous le titre « *Un scandale intellectuel français* » ne sont nullement un bon signe de la prétendue « vivacité des débats » et du « constant brassage d'idées » qui distingueraient, paraît-il, « la vie intellectuelle française ». Ces deux traits, si complaisamment soulignés soient-ils, — la « vivacité des débats » et le « constant brassage d'idées » —, ne sont d'ailleurs pas en soi d'excellents signes de santé : il évoquent même plutôt une sorte de brouillonne agitation mentale, qui n'a peut-être pas grand chose à voir avec les conditions d'une « pensée » véritable... Mais passons... Georges-Arthur Goldschmidt insiste (assez lourdement) pour y voir tous les signes de l'excellente santé de « la vie intellectuelle française ». Enfin débarrassée « des lourdeurs qui l'encombraient » — lesquelles étaient toutes dues, selon l'auteur, à la mauvaise influence de la culture « germanique », à l'« invasion du territoire » par la « germanomanie », et à la « germanisation » de notre langue ! — « la vie intellectuelle française » qu'on se le dise ! — « se porte de nouveau fort bien » ! Elle serait même enfin de nouveau dans sa meilleure forme, — après « une trentaine d'années » (de 1975 à l'an 2000, si nous comptons bien ?), outrageusement présentée comme une véritable période d'« *occupation allemande* », imputable, selon M. Goldschmidt, à « *une nouvelle forme d'invasion du territoire* » (on croit rêver !) —. Mais cette *excellente forme* (au sens médical et hygiénique de l'expression) de « la vie intellectuelle française » (remarquons toutefois que M. Goldschmidt ne prend pour tout critère de cette « excellente santé » qu'un constat selon nous assez ambigu : « ni grandeur ni décadence », constate-t-il — et cela semble lui suffire...) —, cette « santé », donc, (qui n'est, à notre sens, assurément point une « grande santé ») n'a pu, cela s'entend, être recouverte qu'une fois ladite « vie intellectuelle française » supposée enfin « débarrassée » de toute trace suspecte de « *germanomanie* ». À cette condition, ainsi mise à l'abri (semble-t-il) de tous les miasmes étrangers au moyen d'une saine prophylaxie, ladite

« vie intellectuelle française » se trouverait même être désormais « d'une richesse toute particulière », « pleine de diversités et de pistes de toutes sortes ».

Le moins que l'on puisse dire est que le propos de Georges-Arthur Goldschmidt n'en témoigne pas particulièrement. Il ne brille en tout cas ni par l'esprit, ni par le caractère élevé de la pensée. — Pas une idée, pas un seul argument — encore moins une *pensée* digne de ce nom — dans ces quelques maigres alinéas, remplis jusqu'à ras bord des poncifs les plus grossiers et les plus caricaturaux de l'*antigermanisme primaire*. À l'origine de cette « sortie », tendancieuse jusqu'au grotesque, toujours les mêmes vieilles rancœurs de ceux qui, périodiquement, prétendent devoir être à eux seuls la conscience morale des « intellectuels français », et qui supportent manifestement assez mal que d'autres « intellectuels français » usent de la liberté qui est la leur (et le demeurera contre vents et marées) de se référer aux « œuvres de l'esprit » de cultures étrangères — et notamment à celles de la culture « germanique » : aux grandes œuvres de ce que M. Goldschmidt ne peut éviter d'appeler « la “pensée allemande” » (expression systématiquement mise entre guillemets par l'auteur, sans doute par mesure de précaution prophylactique contre toute nouvelle « contamination »).

Il est naturellement beaucoup plus expéditif de tout faire pour disqualifier, le plus grossièrement possible, sans la moindre nuance et à l'emporte-pièce, *une langue et une culture tout entière* (en l'occurrence : la « langue allemande » et la culture « germanique »), afin de ne pas même avoir à se donner la peine de dire un seul mot sensé du *contenu*, de la *teneur* et des *enjeux* — *de la pensée*, aussi riche, subtile et complexe soit-elle, qui s'exprime dans cette *langue*, dans toute une *littérature*, et dans les formes, hautement différenciées, de cette culture (en l'occurrence, ici, l'ensemble de « la pensée allemande » — rien de moins) ! M. Goldschmidt (en sa qualité d'« écrivain et < de > traducteur ») semble s'être fait une spécialité de parler de « la langue allemande » *en général* (et même pour ainsi dire « en vrac »), et d'en parler, de préférence, devant un public qui, ne connaissant pas l'allemand, est supposé ne jamais être seulement en état de le contredire lorsqu'il nous avertit de ses « dangers » supposés. Cela semble lui procurer l'avantage (malheureusement illusoire) de paraître connaître mieux que personne (et sans contradiction possible) l'ensemble du « contenu » de tout ce qui s'est jamais trouvé exprimé « en langue allemande », et de nous en parler en « maître » incontestable... Peut-être a-t-il même fini par succomber lui-même de bonne foi à l'illusion en question — et à y croire !

Aucun des moyens les plus frustes de disqualifier tout ce qui, de près ou de loin, a le malheur d'être « allemand », ou de ressembler à de l'« allemand », ne nous sera donc épargné. « *Le culte de la germanité a littéralement été une nouvelle forme d'invasion du territoire* » —, déclare froidement l'auteur, qui n'hésite pas à parler d'une « *véritable opération de commando* » menée, « *dès avant la guerre* », contre « une culture française déclarée nulle, mondaine et “plate“ (...) ». Sans oublier, naturellement, — (et l'on sent bien ici que l'auteur, emporté par son élan, en vient enfin à ce qui lui tient le plus à cœur) — : « *l'invasion avouée de la pensée française par le nazisme officiel représenté en l'occurrence par Martin Heidegger, Carl Schmitt et Werner Sombart, coqueluches des bons salons parisiens, et dont la manière seule d'utiliser l'allemand et le style révèlent presque d'emblée (chez Heidegger à partir du § 27 d'Être et temps) l'appartenance intellectuelle à l'intime du nazisme* ». — *Sic !* —.

Et il nous faudrait « gober » ce mauvais roman ?! Sous prétexte qu'il est de la plume de Georges-Arthur Goldschmidt, « écrivain et traducteur » (traducteur « de l'allemand », qui plus est, et, par exemple, de Peter Handke) —, et que, quand il parle de l'« allemand » et du « style », sans même un argument qui puisse sur ce plan (celui du style et de la langue) nous convaincre, sans nous convaincre, à plus forte raison, qu'il sache seulement *de quoi* parle un seul des divers auteurs dont il mentionne le nom (et tout particulièrement lorsqu'il évoque le nom de Heidegger !) —, nous serions priés de croire qu'il est à même, ès qualités, d'y reconnaître à l'œuvre « *l'intime même du nazisme* », d'y reconnaître « *de l'allemand (...) contaminé en profondeur par la langue nazie* », voire « *de l'allemand prétentieux et artificiel* », et pour tout dire : « *une langue morte* » ! — D'où viendrait donc à l'« écrivain et traducteur » qu'est M. Georges-Arthur Goldschmidt cette étonnante « science infuse » de l'idiome germanique, laquelle lui permettrait de statuer « en expert » (sans nous en donner d'autres preuves, sans aucun argument recevable — et pour cause !) sur le sens, sur la teneur (et sur le « danger » intrinsèque) des œuvres des penseurs les plus divers qui s'expriment dans ladite langue — ? Tout semble se passer comme si — tels les sophistes ou les rhapsodes dont un Ion ou un Cratyle peuvent naïvement prétendre qu'il leur suffit d'avoir science des divers tours de la langue ou de connaître par cœur les poèmes homériques, pour avoir science, *ipso facto*, des « choses » dont il y est question —, tout, donc, semble se passer comme si la seule connaissance de la langue allemande qui est censée être la sienne devait suffire à nous garantir que M. Goldschmidt pourrait juger souverainement de la valeur, de la nocivité et de la vérité de toute œuvre exprimée dans cette langue de culture, à l'égard de laquelle il nous semble

éprouver une inquiétante « ambivalence »... Mais d'où lui viendrait, donc, ce mystérieux pouvoir d'y déceler infailliblement au seul « style » l'exacte teneur en « nazisme officiel », en « élémentaire brutalité », en « granitique vulgarité » (*sic !*) et autres mystérieux principes de « contamination », virus pernicieux de « germanomanie », tous traîtreusement inoculés par de « jeunes Français ingénus » (et « bredouillant un peu d'allemand »...) à la malheureuse « langue française » — c'est-à-dire à « une langue aussi peu capable d'élémentaire brutalité que le français » (à la différence supposée de « la langue allemande », on l'aura compris) — ? M. Goldschmidt n'est assurément pas le seul à exciper ainsi de ses seules compétences « linguistiques » (et « stylistiques » ?) à la prétention de posséder par là une sorte de « science universelle », et qui pût lui permettre de se mêler de tout — y compris de juger de la valeur et de la teneur philosophique d'une grande pensée dont rien ne saurait nous convaincre qu'il en connaît, comme il le prétend, les tenants et aboutissants. MM. Jean-Pierre et Emmanuel Faye semblent partager le même préjugé, dont ils se font forts, pour condamner, du haut de cette prétendue « science infuse », l'œuvre et la pensée de Heidegger sans avoir même besoin de l'avoir étudié : quelques « échantillons » et autres « carottages » de mots, syntagmes ou autres expressions soigneusement isolées de leur véritable contexte, leur semblent suffire à trahir la « teneur en nazisme » de toute pensée, pour peu qu'elle soit exprimée en allemand. Il est vrai que Theodor Adorno, dans son *Jargon de l'authenticité*, Pierre Bourdieu, dans *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, ou Henri Meschonnic, dans *Le langage Heidegger (sic !)*, chacun à sa manière et dans son style, ne travaillent pas autrement à la déconsidération systématique de Heidegger (dont on ne saurait pourtant dire qu'ils aient véritablement apporté la preuve, à en juger par ce qu'ils trouvent à en dire, d'une quelconque « connaissance de première main » de son œuvre et de sa pensée). C'est encore beaucoup plus le cas en ce qui concerne les entreprises de Victor Farias, de Jean-Pierre et Emmanuel Faye — et *a fortiori* de Georges-Arthur Goldschmidt...

Mais comment croire un seul instant — pour peu que l'on ait soi-même accès, et dans la langue originale, au trésor de la littérature, de la poésie et de la philosophie allemandes (et cette compétence assez rare n'est tout de même pas réservée, que l'on sache, au seul Georges-Arthur Goldschmidt et à ses amis !...) —, comment croire, donc, un seul instant à cette mystérieuse « compétence philosophico-linguistique », à prétention *universelle* en matière de « germanité », alors même que la seule « autorité » philologique (sérieuse, quant à elle) qu'ose ici invoquer (assez malencontreusement...) M. Goldschmidt pour donner un semblant d'étayage à sa condamnation (à l'emporte-pièce) de « la “pensée allemande“ », ainsi que de

« la langue allemande », en fonction de leur titrage en « nazisme », est la mention — si malheureuse, en l’occurrence — qu’il se permet de faire de « la LTI si bien décrite par Victor Klemperer » ! Car si la « *Lingua Tertii Imperii* » — la « langue du Troisième Reich », effectivement si bien décrite et étudiée dans le *Journal d’un philologue* tenu au jour le jour (au péril de sa vie) par Victor Klemperer (et nous en recommandons vivement la lecture !) <sup>1</sup> —, si la « L.T.I. », donc, constitue bien, à notre sens, l’étalon de mesure adéquat pour juger sensément de la gravité de l’atteinte portée à « la langue » (et non pas seulement à la « langue allemande ») par la pire forme de barbarie totalitaire qui ait jamais été —, comment ne pas se rendre compte, pour peu que l’on ait vraiment lu ne fût-ce que le § 27 d’*Être et temps* — justement lui, le seul auquel prétende ici se référer Georges-Arthur Goldschmidt, mais pour y situer (bizarrement) l’origine de l’odieuse « contamination » (c’est à croire qu’il ne l’a même pas lu !) —, comment, donc, ne pas voir que ce seul paragraphe 27 d’*Être et temps* (ici très étrangement incriminé), auquel vient d’ailleurs s’ajouter le § 35 du même ouvrage de Heidegger, constitue justement un puissant et précoce *avertissement* (1927), et une analyse corrosive, dirigés très précisément *contre* le genre de « langage » (à vocation « totalitaire ») et le genre d’« idéologie de masses » irresponsabilisante, et donc aussi *contre* le genre de « tyrannie médiatique » (la célèbre, mais encore insuffisamment méditée « dictature du “On“ »), dont la sinistre « L.T.I. », la « langue du Troisième Reich », consacra, pour longtemps (peut-être bien jusqu’à nos jours...), l’avènement insinuant et aujourd’hui *quasi* universellement répandu sur la planète (le règne universel de la dictature des médias) ! L’on est donc en droit de douter que les noms (au demeurant assez hétéroclites) des « penseurs » ici mentionnés à divers titres (mais sans jamais que l’inadmissible *amalgame* en soit relevé : quel rapport, si ce n’est d’évidente « disproportion », peut-il y avoir entre Heidegger, Carl Schmitt et Werner Sombart ?...) —, que ces noms, donc, soient ici autre chose que des « signaux » médiatique d’« infamie » supposée, et destinés à « fonctionner » comme tels (comme « épouvantails » !) auprès du « grand public » (qui fait fonction de « public-cible »), lequel n’en a, bien entendu, pas lu une ligne, et entend bien continuer à n’en rien faire, — mais qui veut bien croire sur parole ce que les « médias » lui en font accroire. Ce qui est tout particulièrement le cas pour l’emploi du mot « Heidegger » dans les stratégies de *calomnie caractérisée* de la « L.T.I. » médiatique post-moderne : l’« effet » sur le « public » est garanti — sauf s’il s’y trouve quelqu’un qui a, quant à lui, effectivement lu Heidegger, et qui sait désormais à quoi joue l’orateur indélicat, qu’il a ainsi pris en flagrant délit ! Mais devant quel

<sup>1</sup> Victor Klemperer, *LTI, Notizbuch eines Philologen*, max Niemeyer, Halle 1957 (3<sup>e</sup> édition) / *La langue du III<sup>e</sup> Reich*, traduction E. Guillot, Albin Michel, Paris 1996.



« tribunal » faire valoir un tel « flagrant délit » — s'il s'avère que l'ultime « instance dogmatique » de notre temps n'est précisément autre que celle des « médias » — c'est-à-dire celle du « public » (encore) idéologiquement rameuté avec son consensuel consentement ? Car nous voilà, précisément, *en pleine* « dictature du “On” » — irrémédiablement soumis à son « empire » ! L'orateur peut y être pris en flagrant délit de *diffamation* pure et simple d'une pensée (qu'il feint de connaître pour pouvoir mieux la dénoncer). Qu'à cela ne tienne ! Du moment que « le public », désormais, « y croit » —, et que « la vie intellectuelle française », loin de toute influence étrangère (sauf peut-être celle « des marchés » et autres instances « multinationales » du meilleur aloi...) « se débarrasse progressivement » (qu'on se le dise !) — « des lourdeurs qui l'encombraient » : toute l'encombrante référence à la « pensée allemande » et à la « philosophie allemande », entre autres détails, c'est-à-dire, qu'on le veuille ou non, presque toute « la philosophie moderne » depuis Kant !) —, tout est de nouveau « pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles », comme disait, il y a beau temps, l'un de ces « penseurs allemands », voire « le plus allemand des penseurs allemands » (comme le suggère Heidegger), mais qui écrivait *en français* !

Heureux temps (et bien propre à éveiller la nostalgie...) que celui où les principaux penseurs de l'Europe parlaient et écrivaient — le français ! Ce miracle a duré exactement autant que les penseurs français *pensaient* —. Pourquoi ce temps a-t-il un jour cessé ? Quelle est la part prise à ce fâcheux changement, dans le repli sur soi de « la pensée française », par l'incurie des « intellectuels français » eux-mêmes, par ce que l'on pourrait appeler « l'auto-satisfaction de l'Université française », par les pitoyables ambitions de régence intellectuelle des « idéologues » en mal d'influence ? Cette question retiendrait avantageusement l'attention et la méditation de ces mêmes « intellectuels français » qui s'offusquent de devoir constater qu'il fut un temps (qu'ils affectent de juger révolu) où, même en France, il fallut bien se rendre à l'évidence : « ...il n'y avait pour ainsi dire plus de philosophie sans référence à la “pensée allemande” ». Mais à qui la faute ? — Plutôt que de faire face aux véritables causes du phénomène, M. Goldschmidt préfère incriminer une « germanomanie » purement et simplement rendue suspecte (par décret) d'être originairement « contaminée » par le « nazisme », à moins que ce ne soit une « nouvelle forme d'invasion du territoire » (*sic* !) — bref : un « scandale », une sorte de honteuse *injustice de l'histoire* à l'égard de « la pensée française » et de « la langue française », ainsi que de « la philosophie française » —, laquelle, « qu'on le veuille ou non », ajoute Georges-Arthur Goldschmidt, « détermine tout de même de grands pans de la pensée entière » (l'on se gardera bien de préciser lesquels, et cela vaut

sans doute mieux...). Pourquoi diable l'histoire et aventure de la philosophie a-t-elle donc continué *ailleurs* ? — et pourquoi justement Outre-Rhin ? —, alors que Bergson, un français, « écrivait si bien » (c'est d'ailleurs vrai, en toute rigueur) — et qui plus est — « *avait déjà tout dit* » ! —

D'où la modalité atrabilaire, le triste ton de lamentation outragée (malheureusement si « français », lui aussi) auquel doit recourir l'auteur pour décrire (à sa façon) toute une époque de la « vie intellectuelle française » (Georges-Arthur Goldschmidt la réduit d'ailleurs assez étrangement à « une trentaine d'années », tout en la faisant finalement remonter bien plus loin dans le temps), et pour la présenter (avec quelle impudence !) comme une période prolongée d'« occupation allemande » ! Quel mauvaise fiction : « *Tableau de la France sous l'Occupation : Histoire d'une excroissance (1800-2000)* » ! Car ne voilà-t-il pas qu'« *une monstrueuse excroissance* » (nous voilà dans *Alien* ! ), qu'« *une monstrueuse excroissance verbale de l'allemand* » (*sic* !) aurait « *envahi* », sinon même « *contaminé* » (étrange métaphore biologique, décidément) « *toute la philosophie française* » (rien que cela ?) — et cela « *au début du XIX<sup>e</sup> siècle* » ! Mystérieuse « excroissance » (manifestement cancéreuse) dont « le philosophe allemand Schelling » (il y en aurait donc tout de même de moins nuisibles que les autres) aurait, paraît-il « signalé les dangers » aux Français « il y a plus de cent cinquante ans » ! Et Henri Heine en aurait, lui aussi, dès longtemps, annoncé « les conséquences fatales » ! Et ce n'est pas tout ! Car il s'agissait là d'une « excroissance », encore, qui, « *avec Heidegger* » (dont, décidément, on l'aura compris, il n'y a vraiment rien à attendre de bon !) « *fournira la matière vive du nazisme* » (*sic* !). — Et voilà comment on écrit l'histoire ! Et voilà comment on la raconte aux enfants ! — On croit rêver ! Mais non : c'est bien ainsi que, désormais — et dans les colonnes du journal « *Le Monde* », s'il vous plaît ! — les « intellectuels français » (les prend-on vraiment pour des enfants ?) sont priés de se représenter, dans leur méditation du samedi soir, l'histoire de la philosophie moderne des deux derniers siècles (et l'histoire franco-allemande entre autres détails) !

De qui se moque-t-on ? Quelle idée peu flatteuse se fait-on ici des lecteurs ? À quelles fins obscures publier dans les journaux du soir d'aussi absurdes et abracadabrantes sottises ? Faudra-t-il donc, une fois encore, devant l'ampleur d'incessantes « invasions germaniques », bouter « l'Allemand » hors de France, décréter que « l'Allemagne paiera » (décret d'ailleurs purement fantasmagorique, car la sacro-sainte Banque Européenne, elle, demeurera bel et bien à Francfort-sur-le-Main, et la France, ancrée dans cette « Europe »-là, qui n'est nullement celle

dont avaient rêvé un Hölderlin, un Nietzsche ou un Husserl — cela, même « les intellectuels français », armés de toutes les « pétitions » que l'on voudra, n'y peuvent manifestement rien, et s'en accommodent d'ailleurs assez bien). Faudra-t-il persister à croire que toutes nos misères bien françaises sont autant de séquelles de « l'Allemagne nazie », voire : en imputer toute la faute... à Heidegger » ! Mais s'il faut ainsi « bouter l'Allemand hors de France » —, à quand, décidément, les « *autodafés* » de « livres allemands » ? À quand les « *autodafés* » de « livres de philosophie française » présentant, au goût du censeur, une excessive proportion de « mots allemands » mis « en italiques », « entre guillemets » ou « entre parenthèses » ? Seules les œuvres de Peter Handke traduites en bon français (par M. Goldschmidt en personne) auront-elles encore accès sur le sol français ? —

Qu'on se rassure ! Il n'y aura pas même à en venir là. Car tout cela n'était au fond qu'un mauvais rêve. L'on cherche en effet à nous persuader que « cela se passait dans des temps très anciens » et fort heureusement « révolus », le temps du « *Il était une fois...* » des contes pour enfants, en quelque sorte : « *En ce temps-là...* », « la germanomanie s'était si largement emparée de la réflexion philosophique qu'il n'y avait pour ainsi dire plus de philosophie sans référence à la “pensée allemande” ». En ce temps-là, « un scandale majeur avait, en effet, presque paralysé la liberté de penser ou d'inventer ». En ce temps-là, « pas de texte sans vocabulaire allemand ou sans concepts directement tirés de l'allemand, au point de paralyser une expression philosophique qui n'y aurait pas < eu > recours ». En ce temps-là, « toute la philosophie française (...) avait littéralement été envahie, sinon contaminée, par une monstrueuse excroissance verbale de l'allemand ». Etc. — Mais « *aujourd'hui* », qu'on se rassure, (à la suite de quelle soudaine et miraculeuse contre-offensive, présumée victorieuse ?) — il n'en est heureusement plus rien ! Et M. Goldschmidt nous assure, à notre vif soulagement, que « la vie intellectuelle française se porte de nouveau fort bien » !

Pas si bien que cela, si l'on nous en croit. Car — même si le tableau qui nous est présenté (à grands traits grossiers, involontairement caricaturaux et étonnamment allusifs) de « la vie intellectuelle française » d'antan semble avoir été, votivement, rejeté dans un passé aujourd'hui révolu —, la *plainte* et le *dépit*, quant à eux, restent *bien actuels*, et même « *d'actualité* ». Peut-être même n'ont-ils jamais été aussi « actuels ». Ils sont bel et bien ceux de tout un petit monde intellectuel qui (dans le contexte des rivalités culturelles afférentes aux enjeux de l'intégration européenne, dans le cadre de la « mondialisation » telle qu'elle a cours et donne le ton) ne se remet pas de la comparaison éclatante entre l'étroitesse des « débats

d'actualité » français au jour le jour, d'une part, et — d'autre part — l'ampleur de vue déployée dans l'horizon de « la “pensée allemande“ » — notamment en philosophie —. D'une « *pensée allemande* » à laquelle il faut bien toujours que le travail des « philosophes français » accepte (fût-ce pour certains d'entre eux « la mort dans l'âme ») de se référer, bel et bien ! Comment, en effet, éviter de se référer, pour être à la hauteur des véritables enjeux contemporains de l'histoire du monde et de sa planétarisation dans la forme du sacro-saint « Nouvel Ordre Mondial » (« ordre » dont il nous faudra bien un jour accepter d'entreprendre de faire sérieusement la critique) —, comment, décidément, ne pas se référer à l'horizon ouvert (que cela plaise ou non) par « la “pensée allemande“ » : par Kant et par Fichte, par Hegel et par Schelling, par Marx, par Nietzsche, par Freud, par Husserl, par Wittgenstein, par Heidegger — même s'il est de bon ton, dans le « journalisme » ambiant (lequel tend fâcheusement à nous tenir lieu de pensée), de prendre tout cela comme avec des pincettes, et en en redoutant la contagion ? Comment, décidément, ignorer, par-delà notre environnement urbain ou nos paysages de collines — voire par-delà « la ligne bleue des Vosges » — l'omniprésence, à l'horizon, des hauts entablements de cet Himalaya de la pensée ? Il est vraiment permis de se le demander.

Il y a donc quelque chose de pathétique et de poignant à voir ainsi un « intellectuel français » — l'un des traducteurs de Peter Handke, après tout ! — se plaindre comme d'« une nouvelle forme d'invasion du territoire » (*sic !*) de l'influence — indéniable, déterminante et très profondément durable (et pour très longtemps encore, ne lui en déplaise !) — de ladite « pensée allemande » — et singulièrement de « la philosophie allemande » — dans le paysage culturel et intellectuel français.

À qui la faute, en effet, si « la vie intellectuelle française » et « la philosophie française » — laquelle, encore une fois, paraît-il, « détermine(ra)it tout de même de grands pans de la pensée entière » (mais sans que l'on soit véritablement en mesure de dire exactement lesquels...) —, à *qui la faute*, donc, si ladite « philosophie française » (dans laquelle, paraît-il, Bergson d'ailleurs « avait déjà tout dit ») n'a manifestement *pas suffi* à empêcher (quoi que M. Goldschmidt y trouve à redire) « certains intellectuels français » (et bien avant les trente dernières années du XX<sup>e</sup> siècle) d'en tirer des conclusions — et d'aller chercher *la philosophie de notre temps* (et une bonne partie de l'inspiration de leur pensée propre) *là où elle s'élaborait effectivement*, envers et contre tout — c'est-à-dire plutôt Outre-Rhin que de ce côté-ci du Rhin, et plutôt du côté de la Forêt-Noire que de la Sorbonne et du

Quartier Latin ! Et ce ne sont certainement pas les pires des « intellectuels français, qui — en toute *liberté* et chacun à *sa* manière propre (sans en être « paralysés », n'en déplaise à M. Goldschmidt) — sont allés regarder de ce côté-là : Jean-Paul Sartre et Raymond Aron, Maurice Merleau-Ponty, Jean Cavaillès, Jean Hyppolite, Alexandre Kojève, Jean Beaufret, Emmanuel Levinas, Paul Ricœur, Michel Foucault, Jacques Lacan, Gilles Deleuze, Jacques Derrida...

Ces quelques noms évoquent tout de même quelques belles pages de « philosophie française ». Ils représentent tout de même à eux seuls, à des titres divers, une part non négligeable du « paysage intellectuel français » ; et la suggestion qu'il pourrait y avoir dans leur contribution à « la philosophie française » quelque chose d'abominablement « suspect », puisqu'ils s'inscrivent tous peu ou prou dans le champ d'influence pernicieux de « la “pensée allemande” » projetant sur « la pensée française » sa monstrueuse « excroissance » — et, pour les plus importants d'entre eux — *horresco referens !* — dans le champ d'influence de la pensée de... Heidegger ! —, cette seule suggestion (ici très appuyée) a quelque chose d'odieux. Présenter comme les seuls « esprits libres » ceux qui, en France (Charles Péguy, Henri Bergson, ou Vladimir Jankélévitch ?), auraient obstinément refusé (souvent au prix d'une véritable injustice intellectuelle) de se référer à « la pensée allemande » autrement que pour la vomir —, à une « pensée allemande » ici tendancieusement présentée comme devant être d'emblée suspecte de « paralyser la liberté de penser ou d'inventer », voire d'« empêcher (...) les esprits libres de continuer à formuler ce qu'ils avaient envie de dire » (*sic !*) — est un procédé inqualifiable (et que ne saurait soutenir aucune analyse « linguistique », ni non plus « stylistique » digne de ce nom). Que cela plaise ou non, « les pensées » passent les frontières, frontières linguistiques y comprises ; elles sont et demeurent « libres » — une chanson d'insurgés peut le rappeler, *en allemand*, s'il vous plaît (et donc ici en *italiques...*) à tous les véritables « esprits libres », d'où qu'ils viennent : « *Die Gedanken sind frei* » ! — Que cela plaise ou non, il y aura toujours des « intellectuels français » et des « esprits libres » qui s'intéresseront à la pensée et à la vérité, d'où qu'elle puisse provenir, et iront la puiser à la source — fût-ce, éventuellement, en pays germanique, et dût-elle même par après porter le label « Qualité France ». Le genre de remarques qui consistent à dire que tel penseur (ou tel auteur), français de préférence (par exemple : Bergson), « *avait déjà tout dit* » — en dit assez long sur l'autosatisfaction frileuse et, pour le moins, sur le manque de curiosité et d'esprit d'ouverture à la variété des paysages du monde, d'une certaine sorte de « philosophie française » — et de ceux qui se déclarent prêts à s'en contenter *perinde ac cadaver*, au nom du principe assez ambigu dit « de préférence nationale ».

Ce n'est tout de même pas « la faute aux Allemands », s'il nous faut nous avouer bien en peine d'opposer, pour une éventuelle « confrontation » dans les lices honorables de la pensée, aux noms de Leibniz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Marx, Nietzsche, Freud, Husserl, Wittgenstein, et — *last, but not least* ... Heidegger (!) —, quelque nom français que ce soit qui puisse, ne fût-ce qu'un instant, soutenir cette impitoyable comparaison ! Pourquoi, décidément, la culture française, avec son génie propre, n'a-t-elle pas davantage contribué, depuis Descartes (« ce cavalier français qui partit d'un si bon pas »...), à l'essor de la pensée philosophique dont notre modernité aurait sans doute eu besoin — et dont elle a toujours besoin ? L'on peut, assurément, juger après-coup avec sévérité ce regrettable état de choses. Mais ce n'est certainement pas en refusant obstinément de le prendre en considération, ni en étiquetant comme « pensée nazie » (oxymore bien audacieux !) l'ensemble de « la “pensée allemande” » des temps modernes, prise en vrac et considérée de haut —, que l'on se donnera la moindre chance de *faire face* sensément à cet étrange état de choses, à cet immense *déficit* de « la pensée française », concernant ce qui *aurait pu être* sa « contribution à la philosophie » et à « la tâche de la pensée » —, si elle avait su se mettre sérieusement à *l'œuvre* — au « travail de l'œuvre » — afin d'être en mesure d'oser — enfin — à l'exemple de Heidegger — « *regarder droit au cœur de ce qui est* ». <sup>2</sup>

« *Contribution à la philosophie* », « *tâche de la pensée* », « *regard porté au cœur de ce qui est* » —, ces trois expressions, il nous faut ici — malheureusement — les emprunter à... Martin Heidegger ! — « Malheureusement », disons-nous —, car nous sentons bien là combien risque de déplaire à certains ce que nous aurions éventuellement à dire de l'ampleur et de l'acuité sans précédents de cette pensée... Ce n'en sera donc pas ici le lieu. Il nous faudra donc ne rien dire de la véritable « *révolution de pensée* », du « *Tournant dans l'histoire de l'Estre* » que signifie en notre temps l'émergence de la pensée de Heidegger. Il nous faudra donc ne rien dire ici de l'entreprise, inaugurale de tout l'itinéraire du « chemin de pensée » de Heidegger, que constitue, avec le grand livre de 1927, *Être et temps*, dans le cadre de l'« *ontologie fondamentale* », la double tâche de l'« analytique existentielle et temporelle » du

---

<sup>2</sup> Tel est le sens et le but du cycle des quatre *Conférences de Brême* : « *Das Ding* », « *Das Ge-Stell* », « *Die Gefahr* », « *Die Kehre* », prononcées en décembre 1949 à Brême, puis en janvier 1950 à la Bühlerhöhe, sous l'intitulé : « *Einblick in das, was ist* ». Littéralement : « *Regard dans ce qui est* ». Ces quatre conférences envisagent en effet le « Danger » — sournois et redoutable — qui gît au cœur de l'« aître de la technique moderne ». Cf. Martin Heidegger, *Bremer und Freiburger Vorträge, Gesamtausgabe*, Bd.79, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1994, pp.3-80.

« *Dasein* », de l'« être-le-là », et de la mise en œuvre d'une « dé-struction de l'histoire de l'ontologie. Il nous faudra donc ne rien dire du patient accomplissement de la « *Kehre* », de cette « *inflexion* » au coefficient de courbure de laquelle il devient possible d'entrevoir les tous premiers linéaments d'une « articulation » et d'une « entr'appartenance » plus subtile que toutes celles qu'avait imposées jusqu'alors la tradition de « la métaphysique occidentale », entre l'« être humain » et « la vérité de l'Être ». Il nous faudra donc ne rien dire ici de l'interprétation heideggerienne de l'ensemble de la tradition de l'« histoire de la métaphysique occidentale », patiemment élaborée au fil d'innombrables *Leçons* — poursuivies, contre vents et marées, jusqu'au plus fort de l'« ère national-socialiste »<sup>3</sup>; ni non plus de l'endurante mise au jour (menée au cœur même de l'une des dictatures totalitaires les plus atroces de tous les temps) des traits redoutables et des « dangers » intrinsèques qui sont ceux du « nihilisme accompli » afférent au « tour » fatal pris par ladite « métaphysique occidentale » lorsqu'elle vire « au règne sans partage de la volonté de puissance à son comble ». Il nous faudra donc ne rien dire de la patiente démarche entreprise par Heidegger et qui dût nous conduire à « revenir » et comme à « faire dissidence » de l'emprise sur notre temps de ladite « métaphysique de la volonté de puissance », en un effort soutenu de « *dépassement de la métaphysique* », en vue d'un « *autre commencement de penser* ». Il nous faudra donc ne rien dire ici des linéaments d'une « *histoire de l'Estre* » et d'une « *topologie de l'Estre* », d'une « pensée de l'*Ereignis* » : de l'« *Événement même* », ultime et singulier, aux tours et aux détours duquel nous nous trouvons, « mortels », inextricablement « impliqués » — ; pensée élaborée au cœur même des années les plus sombres de l'histoire de l'Europe, dans le secret d'une « méditation » de longue haleine, consignée dans une série de « *Traité impubliés* »<sup>4</sup>,

<sup>3</sup> Il conviendrait ici de renvoyer à la lecture de l'immense corpus des *Cours* de Heidegger sur Nietzsche, sur Hölderlin, sur Parménide et Héraclite, pour y suivre l'intensité de l'« explication » du penseur « avec » (c'est-à-dire « contre ») le « national-socialisme », à *contre-courant* de l'idéologie du régime et de la « vision du monde » qu'il imposait de toutes parts, ainsi que la manière dont cet enseignement s'emploie — contre vents et marées — à souligner de l'intérieur tous les traits les plus redoutables du déferlement du « nihilisme accompli » et de « la métaphysique de la volonté de puissance » à son comble.

<sup>4</sup> Nous renvoyons ici aux *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, *Gesamtausgabe [GA.]*, Bd.65, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1989, ainsi qu'à la série des volumes qui leur font suite, tous écrits entre 1936 et 1945, mais dont la publication n'a commencé qu'en 1989. Voir notamment, chez le même éditeur : *Besinnung* (1938-1939), *GA.*, Bd.66 (1997), *Metaphysik und Nihilismus* (1938-1939), *GA.*, Bd.67 (1999), *Die Geschichte des Seyns* (1938-1940), *GA.*, Bd.69 (1998), *Über den Anfang* (1941), *GA.*, Bd.70 (2005), etc., ainsi que d'autres à venir... En laissant de côté, entre autres pièces maîtresses de l'œuvre de Heidegger, tous les volumes d'*Écrits* scellés des années 1936 à 1945 (voire 1948), dont la publication posthume, dans la *Gesamtausgabe*, est désormais bien engagée, et en ne faisant guère que piocher, çà et là, dans les *Cours* sur Nietzsche, les quelques bribes de phrases qu'ils détournent grossièrement de leur sens à leurs fins, les censeurs de Heidegger (Jean-Pierre Faye et Emmanuel Faye, notamment) négligent tout simplement de prendre en considération *le cœur même de l'œuvre de Heidegger*. Car c'est en effet là — au cœur de la période nazie, et *en dissidence* avec elle — que gît toute la patiente méditation de l'« histoire de l'Estre », du « nihilisme », de l'« âtre de la technique » et de « la métaphysique de la volonté de puissance » — et tout cela à la lumière de « la pensée de l'*Ereignis* ».

d'une importance décisive, mais dont ni M. Goldschmidt, ni MM. Faye, Lacoue-Labarthe et consorts ne semblent pouvoir être seulement en état de pouvoir *prendre la mesure* — *a fortiori* pas en état de pouvoir prendre acte, ni encore moins de donner acte, à Heidegger. Tant la mesure de l'« *Événement même* » — et celle de l'autre « événement » que constitue dans la pensée le surgissement de la pensée de Heidegger en notre temps — semble devoir leur rester lettre morte ! C'est donc *à leur insu* — tant leur propre « disproportion » à « la chose même » qui constitue l'enjeu majeur de la pensée de Heidegger est abyssale —, que *la pensée de Heidegger*, quant à elle, « *se mesure* », bel et bien, en « *portant le regard au cœur de ce qui est* », « envisageant » ainsi, à la faveur et au péril de la « constellation des Temps modernes » qui est la nôtre : celle de l'« aître de la technique planétaire » et du déferlement du « nihilisme accompli » dans les « guerres mondiales » et au-delà —, envisageant ainsi, donc, tout un « *visage de l'Être* » qui n'est assurément pas le plus « avenant » — et jusqu'à devoir y scruter, pour nous en avertir, la possibilité, l'imminente éventualité du « pire » (qui a déjà fait plus que commencer d'avoir lieu), celle-là même du « monstrueux » — et même de « la malignité de l'Être ». L'*Avertissement* — hélas ! — semble être demeuré pour notre temps lettre morte.<sup>5</sup>

Car les enjeux majeurs de cette pensée sont — visiblement — destinés à demeurer hors de portée du cercle étroit de « visibilité » dont témoignent les « vues » de M. Georges-Arthur Goldschmidt. Hors de portée, aussi, d'un « grand public » pris en otage dans les bornes étroites et sommairement tendancieuses dans lesquelles MM. Goldschmidt, Faye et consorts entendent bien le capter et l'enclorre : celles de « règles pour le parc humain » ? Car dans le cercle de ce « champ de vision » très étroitement circonscrit, voici tout ce qui est censé pouvoir jamais apparaître (vu par ce qu'il est convenu d'appeler « le petit bout de la lorgnette ») de l'« événement » — majeur, à notre sens *irréversible* — de l'irruption de la pensée et de l'œuvre de Heidegger en France. Cette irruption majeure ne saurait jamais y apparaître autrement que sur le mode de l'« anecdote » controuvée, relatée tendancieusement sous la forme qui voudrait être celle d'une sorte de « conte moral » à destination d'un public

---

<sup>5</sup> De ces *enjeux majeurs* de la pensée de Heidegger (il ne nous est pas permis ici de faire plus que de les évoquer), nous avons tenté de donner une idée sous la forme d'une série de trois entretiens : « *Les Tourbillons de l'Ereignis* », « *La courbure du mal* » et « *L'Événement même* », reproduits dans : *Ligne de risque (1997-2005)*, sous la direction de Yannick Haenel & François Meyronnis, collection « L'Infini », Gallimard, Paris 2005, pp.189-372. — Voir aussi, par exemple, notre *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes (Premier Diptyque)*, in : *L'Infini*, n°77, Gallimard, Paris 2002, pp.3-40 ; ou notre étude plus récente : *Janus, ou le visage de l'Être. L'âtre de la technique — au péril de son double aspect*, in : *L'Infini*, n°91, Gallimard 2005, pp.55-83. — Voir enfin, ici même, dans « *Paroles des jours* », notre étude critique intitulée « *La censure à son comble !* ».



enfantin, mais marinée dans l'amertume du « ressentiment » le plus corrosif, et dont on ne serait au fond pas fâché qu'elle fît un peu peur aux enfants avant qu'on ne les envoyât dormir (et faire de beaux rêves). Jugeons-en plutôt. Revenons aux « contes de nourrices » de M. Georges-Arthur Goldschmidt.

Si « l'invasion du territoire » par la pensée de Freud (et il est assez étrange de voir M. Goldschmidt s'en prendre d'abord à lui, même si, en un sens, la « psychanalyse », c'est en effet « la peste », de l'aveu même de son inventeur !) nous est assez étrangement présentée comme ayant causé « des ravages particulièrement graves » : « devenu incompréhensible en français », il aurait, de plus, « rendu le français incompréhensible » (*sic !*) —, « *ce n'est nullement là* », apprenons-nous, « *que se situe le scandale* » ! Car les « avatars de la psychanalyse » seraient, paraît-il, à tout prendre « plutôt excitants pour l'esprit »... (Nombres d'« intellectuels français » s'en seront d'ailleurs, à n'en pas douter, tenus depuis lors à cette émoustillante conviction, faute sans doute d'avoir évalué avec assez de gravité et à sa juste profondeur le sens et l'importance de l'intervention de Freud dans le champ de la pensée et de la culture contemporaines...). Non, « le vrai scandale résidait ailleurs ». — Où cela ? — « *dans l'invasion avouée de la pensée française par le nazisme officiel représenté en l'occurrence par Martin Heidegger, Carl Schmitt et Werner Sombart [...]* » — etc. Chez les penseurs de cet étrange triumvirat, « coqueluches des bons salons parisiens » après 1945, « *la manière seule d'utiliser l'allemand et le style* » (nous sommes priés de faire aveuglément confiance à ce sujet à l'infailible intuition linguistique de M. Goldschmidt) suffit à « révéler presque d'emblée » (*sic !*) — et « (chez Heidegger à partir du § 27 d'*Être et temps*) », voyez comme tout cela est précis ! —, à révéler, donc, infailliblement, « *l'appartenance intellectuelle à l'intime même du nazisme* » !

Mais à quoi serait-il donc possible de reconnaître ladite « appartenance » supposée à l'œuvre dans trois formes de pensées aussi radicalement différentes ? —, voilà qui n'est pas dit dans la chanson ! On se contentera de nous certifier (en quelque sorte « sur l'honneur » ?) que : « Non seulement l'engagement de ces trois “maîtres à penser” ne fut pas fortuit ou occasionnel, mais < qu' > il fut *constitutif de l'essence même de leur pensée* ». — *Sic !* — Nous n'en saurons pas plus ! « La manière seule d'utiliser l'allemand et le style » doit suffire (faute d'autres arguments) à la « révélation » en question... Et le public français ne saurait, malheureusement, en juger... Car : « Hélas, la traduction en une langue aussi peu capable

d'élémentaire brutalité que le français ne permet aucunement d'en rendre compte » ! Il nous faudra donc *nous fier aveuglément*, pour peu que nous ne sachions pas l'allemand, à ce que nous en dit M. Goldschmidt ! Et voilà : le tour est joué ! Voilà toute la merveilleuse ressource de la « science » de M. Goldschmidt ! Elle a tout simplement tendance à s'abolir, à se dégonfler comme baudruche vidée du seul vent dont elle était pleine, pour peu qu'un « germaniste » digne de ce nom — ou qu'un véritable lecteur de Heidegger ! — pénètre dans l'enceinte où il enseigne... Quoi qu'il en soit, voici, selon G.-A. Goldschmidt, à quoi est censé devoir se réduire l'événement majeur de l'introduction de la pensée de Heidegger en France. Cette histoire se raconte, semble-t-il en deux temps, en deux « épisodes », sis respectivement « dès avant guerre » et « après 1945 » :

« Il y a eu au sein de la pensée française, dès avant guerre, une véritable opération de commando ; il s'agissait de dévaloriser une fois pour toutes une pensée française déclarée nulle, mondaine et « plate », dont Bergson était censément la manifestation « spiritualiste » la pire (il écrivait bien et, plus grave encore, avait déjà tout dit). Vouée, paraît-il, au psychologique et aux problèmes mineurs, la langue française passait aux yeux de certains philosophes pour ne pas pouvoir accéder aux problèmes essentiels.

Et voici que, en 1945, divine surprise, quelques jeunes gens découvrirent en fond de Forêt-Noire un penseur nazi interdit d'enseignement par les autorités françaises, qui savaient ce qu'elles faisaient. On imagine le ravissement du personnage à voir débarquer ces jeunes Français ingénus et enthousiastes, bredouillant un peu d'allemand et ravis d'être admis dans la hutte de cette sommité qui meubla, ce qu'ils ignoraient sûrement, le Parti nazi d'innombrables jeunes intellectuels conquis par son jargon. »

*Sic !* — Il n'en faut pas beaucoup plus à M. G.-A. Goldschmidt (l'évocation de « la monstrueuse excroissance verbale de l'allemand » et d'Ernst Jünger faisant « la promotion des gaz de combat » fera le reste !) pour « expliquer » (à sa manière) le « déclin d'audience des intellectuels français auprès du public », et imposer ses « conclusions » quant à ce qu'il présente comme la réintroduction des « fondements de la pensée nazie » en Allemagne, sous les espèces de la pensée de Heidegger :

« Mais le plus grave, c'est qu'une fois de plus on réimporte en Allemagne du fait d'un certain nombre de snobs ce dont elle s'était comme à tout jamais débarrassée : puisque les Français si avisés aiment cela, c'est que ce n'était pas si mauvais. Et voici les fondements de la pensée nazie réinstallés en Allemagne (on a failli, récemment, inaugurer à l'université de Fribourg une salle « Martin-Heidegger ») du fait de « philosophes français » qui ignorent la langue allemande et ses « aventures » historiques. Et il est vrai qu'à force de « penser allemand », on pourrait bien avoir affaire non à la « décadence » mais à de redoutables retours de bâton. »

Nous voilà prévenus : À quand la prochaine « invasion du territoire » ? — Il serait ici presque indécent de faire remarquer toute la différence, et la « disproportion » — proprement abyssale — entre cette manière, propre à certains « intellectuels français », de raconter « l’histoire de la philosophie » (toujours de préférence dans les journaux, et en racontant des histoires), d’une part, et — d’autre part — les interprétations puissantes et de grand style de l’ensemble de « l’histoire de la métaphysique occidentale » par quelques-uns des plus grands penseurs allemands : Hegel, Schelling ou Heidegger ! Il ne sied pourtant pas de profiter outre mesure de droits que pourrait conférer une disproportion aussi manifestement écrasante (l’avantage fût-il même, comme c’est ici le cas, dûment fondé en droit à s’exercer pleinement, à titre de réparation pour l’injustice flagrante commise à l’égard de la pensée de Heidegger)... *Summum jus, summa injuria*. Les possibles bénéficiaires de la leçon pourraient bien d’ailleurs ne pas même être en état d’en profiter... Il n’en faut pas moins, aux censeurs de Heidegger tous les premiers, revenir à la décence !

Revenons donc à la décence !

Il y a, qu’on le veuille ou non, dans les *contributions respectives* des peuples à la culture humaine et à ce que Lessing nommait « l’éducation du genre humain », de même qu’à leurs contributions respectives à ce que Platon nomma le premier « la gigantomachie à propos de ce qui est » — des *asymétries* et des *disproportions* qui fâchent. Il y a aussi des constats de faiblesse qui constituent de véritables *aveux d’impuissance*. Ils engendrent alors, à divers degrés en fonction de la qualité des êtres, *dépits* et *rancœurs* : ceux-là mêmes dont ne témoignent que trop bien la « mauvaise humeur » et la « mauvaise foi » manifestes du « libre-propos » de M. Goldschmidt. Lequel, du même coup, n’est d’ailleurs pas aussi « libre » qu’il y paraît. D’où le ton fallacieux et lourdement vindicatif du propos, la grossièreté même des procédés : absence de toute « idée » et de tout « arguments » dignes de ce nom, amalgames sommaires, clichés éculés, raccourcis inavouables, assertions calomnieuses, confusions inacceptables assénées (qui plus est) au mépris de l’intelligence du lecteur.

Oh, gageons tout de même qu’il n’aura pas manqué de « bons esprits » pour s’extasier, dans les cénacles et autres « bons salons parisiens », du « bon goût », de l’« esprit » et même de la « finesse » (toutes qualités « bien françaises », et si « parisiennes » !...) de cette « sortie », si « salubre », si « spirituellement provocante » (comme me le déclarait, dans la

semaine qui a suivi, et non sans y prendre un malin plaisir, un « collègue » bien intentionné, au sein du comité de rédaction d'une revue dont je faisais encore partie à cette époque) de la part de M. Georges-Arthur Goldschmidt ! — Nous avons, quant à nous, une plus haute idée de « l'esprit » et de la « finesse » (éventuellement même de l'« esprit de finesse ») — et tout simplement de l'*intelligence*, dont la culture française — et la langue française, cultivée sans rancœur dans sa propre tradition, toute de *clarté* et de *décence*, serait effectivement capable. Tel quel et en l'état, le triste propos de M. Georges-Arthur Goldschmidt dessert plutôt la cause qu'il prétend (lourdement) servir : il ne contribue nullement à la tâche de très longue haleine d'une « défense et illustration de la langue française ». Et il ne constitue pas un bon signe de la « bonne santé », d'entrée proclamée, de « la vie intellectuelle française ». Cette « bonne santé » n'a en tout cas rien d'une « grande santé » ! Tant l'humeur *vindicative*, tant l'éclatante *mauvaise foi* qui en émane, et dont elle transpire par tous les pores, sont manifestement *injustes* (comme ne peut l'être qu'une sorte de « vengeance », cette caricature de la justice) et *mauvaises conseillères* (comme seul peut l'être l'aveuglement de mauvaise foi). Fallait-il, sur un terrain où l'on est d'avance sûr d'être *défait*, sous le prétexte de défendre l'« esprit » de la culture et de la langue françaises, chercher aux Allemands... « une querelle d'Allemands » des plus grossières ? C'est tout simplement faire *insulte à l'intelligence*. En lieu et place de ce prétendu « *scandale intellectuel français* », auquel voudrait nous faire croire la mauvaise humeur de M. Goldschmidt —, c'est à « *un complexe d'infériorité intellectuelle bien français* », qu'il s'agirait ici de remédier une bonne fois en acceptant de l'envisager sérieusement et de le regarder en face. Vieilles *rancœurs* et *ressentiments* en tous genres n'y sont pas particulièrement propices. Ce genre d'humeurs est tout simplement désastreux : il signe l'aveu d'une sorte de *rage impuissante* — laquelle n'est jamais très propice à la création, à la liberté, à la pensée — à *l'intelligence* ! —, mais seulement au ressassement et au dénigrement. C'est encore un allemand — Friedrich Nietzsche — qui nous le dit (aux Français comme aux Allemands), nous avertissant du danger de ce qu'il nomme, en bon français : « *das ressentiment par excellence* ».

À bon entendeur, salut !

**Gérard Guest**